

## COURRIER DE LA MODE

PARIS, 10 août 1884.

Nous voici tout près du 15 août.

Que dire sur les modes en cette saison ? On vit sur tout ce qui a été fait avant les départs, et on n'a garde de penser déjà aux choses nouvelles.

Dans les villas, dans les châteaux, comme dans les maisons plus simples, les jeunes filles sont tout heureuses de ne porter que de la mousseline unie ou rayée, toute blanche, brodée ou semée de fleurettes légères, de la batiste, du piqué blanc, enfin tout ce qu'il y a de simple, de léger, jupes foncées, corsages à la Vierge ; les chapeaux sont en paille de riz blanche, des capelines de paille d'Italie, ornées d'un simple ruban qui abaisse les bords et se nouent derrière, sous les épaisses nattes de cheveux tombant sur les épaules ; ceintures de ruban rose ou bleu nouées de côté, petit bouquet à la ceinture ; les plus coquettes mettent autour de ces chapeaux une couronne de fleurs des champs, une poignée de cerises ou de groseilles rouges et blanches, et c'est tout. Ainsi parées de leur jeunesse et de leur fraîche beauté, elles sont charmantes, bien plus encore que dans leurs toilettes de bal l'hiver.

Les robes de piqué blanc à guimpes bouffantes en surah rose ou bleu, les toilettes de batiste ou de lainage léger à gilets de piqué blanc à très larges boutons de métal, voilà ce qu'on porte volontiers pour négligé du matin. Pour les excursions en voiture, le lainage est toujours la mise la plus pratique, mais alors on peut mettre le même gilet blanc avec veste flottante. Plus élégantes, pour les diners, déjeuners ou visites seront les toilettes de batiste écarlate, brodées de soie pareille, ou les tuniques de simple broderie anglaise, blanche, très fine, drapées sur des jupons de soie de couleur ; des rubans bleus, écossais, rouges, noirs, relèveront les draperies, formeront des ceintures nouées en pointe devant, en taille ronde de côté ou derrière, aucune mode pour cela que de faire ce qui plait.

Les bas et les ombrelles sont volontiers assortis à la toilette, mais rien n'oblige à le faire, pourvu que rien ne soit disparate. Les jeunes femmes mettent volontiers le fichu de linon Marie-Antoinette sur les corsages de soie changeante ; cette parure, toujours si gracieuse, ôte à la soie son reflet un peu sec ; du reste, dans cette saison, le bon goût indique l'usage des toilettes simples, un peu moins ajustées que dans le temps froid : à la campagne il est bien de paraître à l'aise dans ses vêtements, mais jamais avec le moindre laisser-aller. Le sans-gêne se glisse partout maintenant, et on n'a jamais fini de le mettre à la porte. Ainsi il est sans-gêne de paraître sans corset, même quand on a trop chaud ; sous la blouse la moins ajustée, il faut que l'on distingue la taille bien maintenue. S'il est impossible de supporter le corset ordinaire, il y a les corsets gros tulle, si frais et si souples, et les brassières de soie ou de coutil, sans baleines, qui soutiennent la poitrine et qu'on peut mettre sous la chemise. On peut toujours s'arranger à être bien tenue, même quand on est délicate ou souffrante.

Messieurs les cordonniers, piqués de la manie du changement, recommencent à nous faire des souliers à bouts pointus, pareils à ceux des hommes à la mode. Ça n'est pas joli, joli, tout ce qui est exagéré tombe dans le fossé du laid, mais en modérant le zèle des disciples de saint Crépin, on peut encore se tirer d'affaire. Tant pis pour celles dont le faux goût acceptera les souliers en bateau pointu par trop longs ; elles sont averties

que je ferai la guerre à ses frégates tout comme aux épaules en bosses et aux tournures en blanc de jardin. Si on ne bridait pas de temps en temps le zèle fantaisiste de messieurs les fournisseurs et fabricants d'objets de toilette, ils nous mèneraient par trop loin sur le chemin de l'extravagance et de la dépense. Ce n'est pas le moment de se laisser gagner par ces deux anti-qualités.

MARIE DE SAVERNY.

## A PROPOS D'UN SIFFLET

Lorsque j'étais encore à l'âge de sept ans, mes amis un jour de fête remplirent mon gousset de monnaie de cuivre. Je m'en allai droit à une échoppe où l'on vendait des bijoux pour les enfants, et comme j'étais charmé du son d'un sifflet que je venais de voir entre les mains d'un autre enfant, j'offris et je donnai tout mon argent pour en avoir un pareil.

Je m'en retournai alors à la maison, enchanté de mon sifflet et sifflant continuellement, mais troublant toute ma famille. Mes frères, mes sœurs, mes cousins, me dirent que je l'avais payé quatre fois plus qu'il ne valait. Cela me fit songer aux bonnes choses dont j'aurais pu faire emplette avec l'argent que j'avais donné de trop. On se moqua tant de ma sottise, que je me mis à pleurer de toute ma force, et la réflexion me causa bien plus de chagrin que le sifflet ne m'avait fait plaisir.

Cependant cela ne laissa pas que de m'être avantageux dans la suite. Je conservai le souvenir de mon sot marché, et toutes les fois que j'étais tenté d'acheter des choses inutiles, je me disais à moi-même : " Ne payé pas trop cher le sifflet." Et j'épargnais mon argent.

Je devins grand, j'entrai dans le monde, j'observai les actions des hommes, et je eus en rencontre plusieurs, oui, plusieurs qui payaient trop cher le sifflet.

Quand j'ai vu quelqu'un qui, trop ardent à rechercher les grâces du grand monde, employait son temps à assister au lever du gouverneur, sacrifiait son repos, sa liberté, sa vertu, et peut-être ses amis, à s'avancer dans cette carrière, je me suis dit : " Cet homme paye trop cher son sifflet."

Quand j'ai vu un autre ambitieux, jaloux d'acquérir la faveur populaire, s'occuper sans cesse d'intrigues politiques, négliger ses propres affaires et se ruiner en se livrant à cette folie : " Certes, ai-je dit, celui-ci paye trop cher son sifflet."

Si je rencontrais un avare qui renonçait à tous les agréments de la vie, au plaisir de faire du bien aux autres, à l'estime de ses concitoyens, à la joie d'une bienveillante amitié, pour satisfaire son désir d'accumuler de l'argent : " Pauvre homme ! disais-je, en vérité, vous payez trop cher votre sifflet."

Lorsque je trouvais quelque homme de plaisir qui sacrifiait la culture de son esprit et l'amélioration de sa fortune à des jouissances purement sensuelles : " Homme trompé, disais-je, vous vous procurez des peines, non de vrais plaisirs : Vous payez trop cher votre sifflet."

Si j'en voyais un autre aimer la parure, les meubles élégants, les beaux équipages, plus que sa fortune ne le lui permettait, s'endetter pour en avoir, et terminer sa carrière dans une prison : " Hélas ! disais-je, il a payé cher, et très-cher son sifflet."

Quand j'ai vu une douce, aimable et jolie fille mariée à un homme d'un caractère dur et brutal : " C'est grande pitié, ai-je dit, qu'elle ait payé si cher pour un sifflet."

En un mot, je m'imagine que la plus grande partie des malheurs des hommes viennent de

ce qu'ils ne savent pas estimer les choses ce qu'elles valent réellement, et de ce qu'ils payent trop cher leurs sifflets.

ZIP.

## ÇA ET LA

M. F. A. McCord, avocat, fils de M. le juge McCord, s'est rendu à pied de Québec à la Malbaie, en trois jours de marche.

M. L. U. Fontaine, employé public, à Québec, a intenté une action en dommages au montant de \$2,500 contre mademoiselle Eugénie Malouin, de l'Assomption, pour rupture de promesse de mariage.

Madame Patti profitant de la nouvelle loi française, a institué vendredi à Paris une action en divorce contre son époux le marquis de Caux. On croit que le tribunal repoussera sa demande, attendu que la loi n'accorde le divorce qu'à celui des conjoints qui a des griefs contre l'autre.

Le duc de Bauffremont demande aussi le divorce, alléguant les ruineuses extravagances de sa femme.

Mme Gladstone, la femme du premier ministre d'Angleterre vient d'écrire pour le comité de l'Exposition internationale d'hygiène de Londres, un petit traité sur la façon d'assainir les chambres à coucher et les chambres d'enfants. Cet opuscule se distribue par milliers d'exemplaires.

## L'INCIDENT REGRETTABLE.

Comme nous voulons rendre justice à tout le monde également nous publions la correspondance suivante en réponse à une attaque qui a paru dans notre avant dernier numéro :

A. M. HSAITKI.

M. le rédacteur.

L'échaffouré de M. Hsaitki ne m'a point surpris. Je le savais capable de faire n'importe quel coup de tête dans le futile essai de passer pour un Don Juan, ce que nous appelons, nous, un Don Quichotte.

En prenant la défense d'une jeune fille qui n'est pas attaquée, il me rappelle l'ours de la fable qui en voulant tuer, avec un pavé, une mouche sur la figure de son maître, l'assomme ni plus ni moins.

Ce monsieur sent le besoin de faire du zèle et s'efforce de passer pour un héros auprès de cette jeune fille, dont l'admiration, je suppose, a besoin d'être encouragée par des artifices pour se maintenir. Si en m'attribuant des défauts, ça pouvait lui donner des mérites, je garderais le silence pour lui rendre service. Mais si cela devait s'accomplir aux dépens de la vérité, je me rendrais par là complice d'un méfait, qui pourrait flatter son amour-propre, mais non tourner à son honneur.

Ce ne sont pas les moyens de justifications qui me manquent, ce sont au contraire les nombreuses preuves que j'ai en ma possession qui m'embarrassent. Si je ne vous donne pas les preuves de ma justification, je vous donne raison et ce silence me compromet en quelque sorte. Si je les donne, vous êtes confondu, il est vrai, mais je suis obligé de mettre en cause la jeune fille en question, ce que je voudrais éviter.

Je n'ai pas pour habitude de violer ce qui, dans le temps, a été dit sous le sceau de l'amitié et je regretterais infiniment si un ami trop imprudent de cette demoiselle me forçait de sortir de cette règle invariable qui est pour moi un point d'honneur, comme pour tout homme bien né.

Mais comme votre lettre, d'après vous, du moins, paraissait avoir l'approbation de la jeune fille, dans ce cas, je serais l'objet d'une attaque de sa part qui me mettrait dans mon droit si je donnais mes preuves. Je ne ferais que me tenir à mon corps délié.

Peut-être, monsieur, perdriez-vous un peu de vos illusions, si je tournais contre vous-même les armes que m'a fournies celle-là même que vous prenez si héroïquement sous votre protection. D'après vos bravades, j'ai tout lieu de croire que vous seriez étonné.

Vraiment, vos airs de poseur m'amuse, mais laissez-moi vous dire que vous avez commis là une imprudence que vous aurez occasion de regretter. J'essaye par tous les moyens possibles de justifier votre conduite, bien qu'elle soit bien étrange, et malgré toute la bonne volonté que j'y ai mise, je ne puis arriver à une autre conclusion que vous avez dû être joué par quelqu'un, pourvu toutefois, que ça ne soit pas par celle que vous prenez sous votre haute protection. Tout de même, réfléchissez-y.

Si vous n'avez été que dupé, je tâcherai de vous aider à sortir de ce faux pas. Mais si, violentant votre bonne nature, vous avez voulu faire le méchant, je vous donnerai quelques petits coups de fée, comme on fait pour un moutard qui a mis les doigts dans le plat.

Comme vous ne savez pas quand parler, je sais que vous ne saurez pas vous taire à propos. Bien que je vous mette sur vos gardes, ceux qui vous connaissent savent d'avance que vous ne perdrez pas une occasion de faire de la vaillance, ce qui, je vous